

Collection « La vie devant eux »

dirigée par Jean-Philippe Raynaud

L'adolescence est l'âge des changements, de la créativité et des possibles. « La vie devant eux » est une collection entièrement consacrée à l'adolescence. Même si la clinique et la psychopathologie y occupent une place centrale, elle reste largement ouverte à d'autres approches et d'autres disciplines. Les ouvrages de « La vie devant eux » doivent être utiles et accessibles aux professionnels, aux étudiants, mais aussi aux parents. Des auteurs reconnus, mais aussi des cliniciens, des praticiens, qui exercent au quotidien avec des jeunes, nous font partager leur expérience, leurs recherches et leurs inventions.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Penser l'adolescence
avec Melanie Klein

Nicolas Geissmann

DU MÊME AUTEUR

Découvrir W.R. Bion, explorateur de la pensée,
Toulouse, érès, 2001

Penser l'adolescence avec Melanie Klein

la vie devant eux
érès

Je tiens à remercier l'ensemble des intervenants et des acteurs du diplôme universitaire de Toulouse sur « la prise en charge pluriprofessionnelle des adolescents difficiles », envers lesquels je suis redevable d'une partie des sources bibliographiques et de leurs stimulants encouragements, tout particulièrement le professeur Jean-Philippe Raynaud.

Table des matières

Ouvrage publié avec le soutien du
conseil régional Midi-Pyrénées

Conception de la couverture :
Anne Hébert
d'après une idée originale de Per Abasolo

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-3132-7
Première édition © Éditions érès 2011
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

INTRODUCTION	9
QUELQUES REPÈRES CLASSIQUES	13
Un peu de zoologie... ..	13
L'universalité des mythes	17
Les joies de la subincision du pénis chez les Aborigènes	23
Un peu de sexe... ..	25
Images de Soi et identifications	26
« Détachement » de l'enfance et attachement	33
Séparation/Individuation	38
Synthèse	41
MELANIE KLEIN ET SON ÉCOLE	45
Un peu d'histoire	45
Un zeste de théorie	48
La position schizoparanoïde	53
La position dépressive	59
Synthèse	66
Le biotope	68
Bowlby <i>vs</i> Klein	73
Melanie Klein et l'adolescence	77

PS \Leftrightarrow D ?	83
Mise en bouche	83
Shaun, l'antimoutons	84
Klein vs Winnicott	94
Le cristal et les noyaux	97
Avidité et envie	100
Bob l'éponge	103
Perspectives thérapeutiques	107
Synthèse	114
QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LES GROUPES	117
Encore Bion !	117
Les trois brigands	119
Sommes-nous des moutons ?	123
Psychanalyse, leaders et <i>establishments</i>	130
LE MYSTIQUE ET L'ESTABLISHMENT	137
Romain n'aime pas l'école	137
Romain et le groupe de travail	142
Le blues du groupe	147
Le réseau est-il bon ?	149
Synthèse	151
BANDES DE JEUNES	153
Casse-toi, t'es pas d'ma bande !	153
Encore Melanie !	160
FIN DU VOYAGE	163
BIBLIOGRAPHIE	165

« Un coup de baguette, et les livres sont écrits, le cinéma tourne, la plume dessine, le théâtre joue. C'est fort simple. Magicien. Ce mot facilite les choses. Inutile de mettre notre œuvre à l'étude. Tout cela s'est fait tout seul. »
Jean Cocteau (1946)

« Il n'existe qu'un remède à l'adolescence et un seul et il ne peut intéresser le garçon ou la fille dans l'angoisse. Le remède c'est le temps qui passe et les processus de maturation graduels qui aboutissent finalement à l'apparition de la personne adulte. »

Donald Woods Winnicott (1962)

Introduction

Chroniques kleiniennes dedicated to Shaun le sheep
and Pompon of the plaine de la Crau.
(But they weren't listening)

« *Ceux qui explorent ce domaine de la psychologie
doivent d'abord savoir que l'adolescent – garçon ou fille –
ne désire pas être compris.* »
D.W. Winnicott, 1962

Premiers pas

Peu de thérapeutes acceptent de perdre le contrôle de l'objet de leurs bons soins. C'est leur bébé et ils comptent bien ne pas le laisser s'émanciper. De manière défensive, ils se rallieront facilement aux diktats pseudo-scientifiques, aux belles constructions théoriques, tout en dénonçant le sectarisme des autres groupes. Mais les adolescents échappent à toutes nos classifications contraphobiques et paraissent aussi peu sensibles à l'approche psychanalytique pure qu'à toute autre tentative de réductionnisme.

Je crois modestement que c'est d'abord cela qui définit un adolescent *difficile* : c'est un adolescent qui ne peut ou ne veut pas entrer dans les cadres théoriques, éducatifs, pédagogiques et sociétaux, que la culture dans laquelle il est immergé cherche à lui imposer. La *difficulté* alléguée relève autant de sa personnalité que des contraintes du milieu.

J'avance que pour le rencontrer, il faut savoir contourner ces entraves. Il faut dominer notre peur de perdre la maîtrise de la rupture des digues et du changement.

La violence de l'adolescent nous effraie mais nous ne devons pas négliger la liberté incluse dans celle-ci : « Réprimée, l'impulsion déborde, et le flot répandu, c'est le sentiment ; le flot répandu, c'est la passion ; le flot répandu c'est la folie même : cela dépend de la force du courant, de la hauteur et de la résistance du barrage. Le ruisseau sans obstacle coule tout uniment le long des canaux qui lui ont été destinés, vers une calme euphorie » (Huxley, 1931). La jeunesse ne saurait se satisfaire de ruisseaux tranquilles vers le *meilleur des mondes*. Sa folie permet aussi le renouvellement de nos vieilles cultures et évite leur déliquescence.

Considérant ces quelques réserves préliminaires, je chercherai à montrer l'intérêt de la psychanalyse pour comprendre ces adolescents et les relations complexes qu'ils nous amènent à tisser, à partir d'une pratique personnelle de praticien hospitalier dans un secteur de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent. Je tiens à préciser toutefois qu'aucune approche ne peut se prévaloir d'être globalisante. Mon propos cherche à mettre en lumière un point de vue (un *vertex*, écrirait Wilfred Ruprecht Bion), sans pour autant exclure d'autres théorisations qui pourraient le compléter.

Par goût personnel et, je l'espère, à l'écart de toute dérive sectaire, je focaliserai mon attention sur l'école kleinienne de psychanalyse. Cela paraîtra d'autant plus curieux aux initiés que ce courant psychanalytique s'est peu penché sur l'adolescence. Il est significatif de noter par exemple que dans son livre *Introduction à l'œuvre de Melanie Klein*, paru en 1964, Hanna Segal interrompt son exposé ontogénétique aux « stades précoces du conflit œdipien »... Les textes écrits spécifiquement sur le sujet par Melanie Klein elle-même se comptent sur les doigts d'une main !

Dans un premier temps, je pointerai ce qui caractérise ces adolescents difficiles au regard des concepts développés par Melanie Klein et son école. Dans un deuxième mouvement j'envisagerai les phénomènes liés aux groupes que nous fréquentons régulièrement dans nos pratiques. Il peut s'agir de groupes institutionnels ou plus informels. Certains sont supposés thérapeutiques, d'autres se forment spontanément et leurs buts peuvent être moins avouables. Je dirai quelques mots ensuite des bandes de jeunes, sujet brûlant qui devrait permettre d'augmenter le tirage de ce livre.

Dans tous les cas, je ne crois guère à une lecture de type causaliste ou pseudo-scientifique. Mon approche sera plus modestement phénoménologique, apportant son lot d'obscurité et de doutes. Notre discipline ne saurait se réduire aux conséquences prévisibles de quelques axiomes. Comme l'écrivent les physiciens « durs » eux-mêmes : la psychologie ne peut se réduire à la physique et à la chimie. Nous sommes tous tentés par la possibilité de formaliser les pensées sous la forme de schémas préétablis avec une prédictibilité rassurante des résultats. Selon leurs goûts, les cliniciens anxieux se réfèrent à la mécanique quantique, à la biologie ou à l'éthologie, accolant le label « scientifique » à leurs recherches. Nous en arrivons même parfois à déifier des expériences simplistes, de type action-réaction chez le rat, pour en inférer des comportements humains, dans le seul but d'obtenir une caution qui se proclame « scientifique ». Cela ne signifie pas que la psychologie se situe au-delà des sciences physiques ou biologiques. Elle chemine dans un autre référentiel qui n'est pas superposable. Certains phénomènes peuvent être examinés conjointement selon les deux points de vue, d'autres seront mieux circonscrits par l'une des approches. C'est tout à l'honneur des sciences « dures » de nous avoir appris à tenir compte du référentiel pour interpréter des résultats, mais surtout à accepter que le choix même de celui-ci influe sur ces derniers. Je renvoie

le lecteur intéressé par ces questions à Trinh Xuan Thuan (1998), ou Levy-Leblond (1996).

Durant tout ce travail enfin, je tenterai de respecter l'aphorisme de W.R. Bion (1978) : « Peu importe ce que je veux dire, ce qui compte c'est ce que le malade veut dire. » La lutte contre tout dogmatisme devrait faire partie intégrante de tout travail en psychiatrie ou en psychologie.

Quelques repères classiques

*« Jocaste : Faut-il se tourmenter sans trêve ?
L'homme est l'esclave du hasard ; il ne peut rien prévoir
à coup sûr. Le mieux est de s'en remettre à la fortune
le plus qu'on peut. La menace de l'inceste ne doit pas
t'effrayer : plus d'un mortel a partagé en songe le lit
de sa mère. Pour qui sait surmonter ses frayeurs,
comme la vie est plus simple ! »
Sophocle, 430-420 av. J.-C.*

Un peu de zoologie...

Avant de vous assommer d'abscons concepts, je voudrais d'abord questionner quelques invariants théoriques en rapport avec l'adolescence. Peut-on par exemple considérer celle-ci comme constante et universelle ? Ou n'est-elle qu'un épiphénomène culturel, propre à une espèce, voire à une civilisation dans un temps déterminé ? Peut-on se contenter d'un point de vue strictement culturaliste ?

Les théories kleinienne ne sont pas apparues sur une terre vierge, mais dans un contexte culturel, scientifique, voire philosophique particulier. On ne peut donc les extraire de ce bruit de fond. Il m'a paru important d'en résumer quelques lignes de force.

Mon enquête commence par nos amies les bêtes. Je reprendrai en partie les travaux de l'éthologue D. McFarland (1985).

Pour résumer ceux-ci, tout individu, du plus simple au plus complexe, est le produit de l'interaction permanente entre un milieu spécifique et un patrimoine génétique. Ce processus continu est appelé épigénèse.

Le milieu peut intervenir à tous les stades du développement, mais il existe une période sensible, juste après la naissance, au cours de laquelle les influences de l'environnement sont primordiales. Il est notable que la durée de celle-ci est variable en fonction du degré d'autonomie à la naissance de l'animal considéré. Cette période sensible est de fait particulièrement longue chez l'homme, relativement à d'autres espèces. Dans cette optique d'ailleurs, Geza Roheim a pu écrire que l'homme était une espèce néoténique (Roheim, 1950), à savoir jamais aboutie, jamais totalement adulte malgré sa capacité de reproduction et dont l'autonomie reste pour toujours relative. Cette dépendance justifie l'importance de nouer des interactions sociales complexes. Les parents cherchent à protéger habituellement leurs petits contre les influences néfastes de l'environnement, par des comportements spécifiques et non spécifiques. Ils sont, chez l'homme en tout cas, soutenus par l'ensemble du groupe ; ou devraient l'être...

En fait, de nombreuses espèces disposent de périodes critiques au cours desquelles elles sont plus sensibles à l'influence de facteurs environnementaux spécifiques. Ce que l'animal affronte lors de ces périodes, la manière dont il y répond ou dont le milieu le protège, sera engrammé et mémorisé tout au long de sa vie. Ses comportements futurs en seront affectés¹.

Il existe généralement chez les juvéniles une séquence de comportements typiques, censée répondre à des

1. Je reviendrai sur ces éléments lorsque j'évoquerai la théorie de l'attachement.

modifications environnementales spécifiques, comme la présence d'un prédateur ou la présentation de nourriture par l'un des parents. Cette réponse spécifique du jeune disparaît à l'âge adulte.

Enfin, si certains comportements semblent se manifester en apparence sans qu'intervienne le milieu, il faut admettre que ce dernier influence à des degrés variables le développement de tous les comportements.

Le hiatus supposé indépassable séparant l'homme de l'animal est remis en question par l'ensemble des chercheurs, y compris lorsque l'on envisage des concepts spécifiques tels que la conscience de soi, la communication, la représentation mentale ou la souffrance morale.

L'adolescence est un phénomène qui n'est donc pas le propre de l'homme.

Le jeune lion en âge de procréer reste dans son clan pour autant qu'il laisse au seul mâle dominant la responsabilité de transmettre son patrimoine génétique. Ce *juvénile* est plus souvent toléré qu'accepté dans les sociétés animales évoluées, comme chez l'homme d'ailleurs. Il doit savoir se manifester bruyamment pour être entendu. Et parfois un accoutrement excentrique lui permettra de pallier le sentiment de perte du regard de l'autre. Le regard de l'adulte n'est souvent qu'une extension de la main tendue au petit enfant encore dépendant de sa mère.

Certaines études chez le rongeur, le rat et le hamster doré principalement, montrent indirectement que non seulement l'adolescence existe bien, mais qu'une période critique autour de la puberté permet la mise en place de certaines fonctions sociales. Durant ce moment critique, les facteurs de stress produisent des effets variables voire opposés sur le développement des conduites de soumission/agression (Inserm, 2005). Bien entendu, il ne s'agit pas de réduire l'homme à une souris déposée dans un labyrinthe de laboratoire, mais de noter que l'on retrouve dans nos

comportements des invariants phylogénétiques permettant d'accéder à un autre niveau de compréhension de la *chose en soi*. Il suffit souvent de changer de référentiel pour modifier sa perspective et découvrir des aspects inattendus de nos objets d'étude. Et je considère que la curiosité n'est jamais un vilain défaut.

Platon, Kant ou Bion supposent l'existence d'une vérité derrière les apparences, qu'on lui donne le nom de *réel*, de *noumène* ou de *chose en soi*, à laquelle le commun des mortels n'aurait pas accès. Probablement moins mystique que ces auteurs et plus proche de Pyrrhon, je pense que la chose en soi n'existe pas, elle reste une pure abstraction philosophique et seuls *sont* les phénomènes. Épicure n'avait pas osé écrire que les dieux n'existent pas, il se contentait de les écarter du monde des hommes. Ses épigones ont franchi le pas, il est temps de procéder de même avec le concept de vérité ultime. Il n'y a rien au-delà des images, les valeurs des choses se résument à leur paraître (Conche, 1994). Le symptôme s'inscrit dans cette problématique : existe-t-il réellement un sens ultime (psychanalytique, cognitiviste, culturaliste, éthologique ou biologique) derrière la pathologie visible ? Ou bien ne pourrait-on pas avec quelque audace imaginer que chaque observateur selon son point de vue *connaît* une part de ce qui se présente à lui et qu'il modifie celle-ci par son observation voire son intervention ? Chacune de ces parties ne constitue pas un tout, ni même la partie émergée d'une hypothétique réalité cachée, mais représente un fait observé dans un espace donné, étant entendu que plusieurs de ceux-ci coexistent. La réalité n'existe pas. Elle ne se résume pas à une somme d'observations, si rigoureuses soient-elles.

De nombreux auteurs que je qualifierai de « néo-kleinien », et surtout Bion ou Meltzer, estiment que certains concepts pourraient être employés dans des champs fort différents, des sciences humaines aux sciences dures, de l'économie à la philosophie. Ces disciplines entretiennent

entre elles des relations complexes, non pas hiérarchiques, mais constituent des regards différents sur le monde. La pertinence même d'un concept serait sous-tendue par la possibilité de sa généralisation. Nous pouvons, en fonction de nos croyances, imaginer ou pas une intentionnalité derrière ces concordances mais il est difficile de remettre en cause leur existence.

Bien entendu, si ces modèles sont souvent opérants sur le plan heuristique, il ne s'agit pas pour autant d'homologies. Ils restent très dépendants du référentiel qui les a vus naître et ne doivent pas être considérés comme universels, surtout lorsqu'ils sont appliqués en dehors de leur contexte.

Mais il est temps de clore ces digressions célestes. Pour en revenir à notre sujet initial, je tiens donc valables pour l'espèce humaine tous les postulats décrits par McFarland chez l'animal. Nous les retrouvons par exemple chez nos adolescents. Ce qui paraît à certains radicalement nouveau n'est qu'une vieille histoire dont le cadre et les acteurs ont changé.

L'universalité des mythes

Je ne souhaite pas abuser de l'anthropomorphisme outrancier des documentaires animaliers et me concentrerai désormais sur notre sympathique espèce. L'adolescence peut prendre chez la femme ou l'homme les formes les plus diverses, durer éternellement ou se réduire à un rite de passage brutal, ce qui est plutôt l'exception, mais elle est, comme chez l'animal, le fruit des développements antérieurs, des interactions du milieu et de la programmation génétique de l'espèce. Elle constitue un processus adaptatif à des modifications internes, dont certaines sont innées, ou externes. Elle serait particulièrement prolongée dans notre monde occidental actuel mais il n'en a pas toujours

été ainsi. Elle fut beaucoup plus éphémère dans le milieu ouvrier du XIX^e siècle lorsque l'usine ou la mine dévoraient précocement les enfants.

Maurice Debesse, l'un des premiers auteurs à s'être intéressé au sujet en 1936, considérait cette période comme une crise maturative obligatoire, la « crise d'originalité juvénile ». Cette rupture existentielle permettrait au sujet de s'affirmer face à son histoire et au monde. L'adolescent est alors dépeint essentiellement en termes d'opposition à un système de croyances antérieur. L'absence de phénomènes bruyants chez certains adolescents serait même un facteur de mauvais pronostic, signant ici une *dépression masquée*, là, un mode d'entrée dans la psychose... Je tenterai deux objections, déjà classiques :

1. Les adolescences dans de nombreuses communautés ethniques sont des périodes calmes, soit au prix de rites de passage variés et parfois douloureux (ah, les joies de la subincision du pénis chez les Aborigènes !), soit simplement parce que la place de chacun est par avance définie dans certaines sociétés, comme le note Margaret Mead dès 1928. Le rituel permet d'affronter l'altérité avec en règle la protection contrôlée d'un adulte, voire d'une figure totémique, qui permet de contenir les angoisses générées par cette rencontre.

2. Dans le monde occidental même, les choses paraissent plus complexes : des études contrôlées objectivent qu'un pourcentage important de jeunes sont indemnes de tout symptôme, voire de toute opposition spectaculaire sans que cela soit forcément corrélé à une pathologie de l'adulte. Inversement, penser l'adolescence uniquement en termes de crise explosive conduit parfois à banaliser de véritables anomalies du développement.

Je crois plutôt que, comme l'animal, l'adolescent humain s'inscrit davantage dans un processus de maturation continue, reprenant des phénomènes de la petite enfance. Sigmund Freud affirmait que « tout stade antérieur

de développement subsiste à côté du stade ultérieur né de lui ; la succession implique une coexistence, bien que toute la série des transformations découle des mêmes matériaux. L'état psychique initial peut bien, des années durant, ne pas se manifester ; il n'en subsiste pas moins, tant et si bien qu'il peut un jour redevenir la forme d'expression des forces psychiques, voire la forme unique, comme si tous les développements ultérieurs avaient été annulés, ramenés en arrière » (Freud, 1915). L'adolescence est une longue évolution caractérisée par une suite d'états dans lesquels on reconnaît aussi bien les traces de l'état antérieur que celles de celui qui va le suivre².

Ajoutons qu'il existe deux types de mémoire : l'une qui passe par la représentation, très mentalisée ; l'autre qui s'inscrit dans le corps, elle se grave progressivement et se montre bien plus indélébile. Elle se nourrit d'odeurs, de goûts (de la très galvaudée madeleine de Proust aux subtils bentô emplis de sorcellerie de Watanuki), de sensations cénesthésiques plus ou moins profondes, de sons et d'impressions rétinienne. Les réminiscences somatiques se manifestent à nous très régulièrement alors qu'elles sont négligées souvent par la tradition psychologique française. Ces traces mnésiques non représentées sont particulièrement importantes, bien sûr, lors des premiers stades du développement, avant l'émergence de l'appareil à penser les pensées. Mais cette mémoire corporelle reste active à l'adolescence, voire se trouve ravivée par les modifications somatiques propres à cette période.

Concevoir l'adolescence comme une rupture ou l'appréhender comme un processus continu ne constituent pas paradoxalement des opinions inconciliables : en reprenant pour modèle la terminologie de R. Thom (1991), on pourrait parler ici de *changement catastrophique*, c'est-à-dire

2. Nous retrouverons cette dialectique lorsque nous évoquerons les « positions » de Melanie Klein.

que se mettent progressivement en place des phénomènes nouveaux qui, à partir d'un seuil, deviennent irréversibles. Autrement dit, l'adolescence est une suite de transformations successives, avec un certain nombre d'invariants reconnaissables dans le produit final. Celui-ci constitue un nouvel individu dans lequel se reconnaissent encore des traits issus de sa petite enfance. L'être est définitivement transformé. Cela reprend, en des termes que j'emprunte à Bion (Bion, 1965), la position de Raymond Cahn (1991), pour lequel l'adolescence est à la fois un processus, un changement et parfois une crise. Cette transformation aboutie ne permet plus le retour à un état identique aux origines. C'est à la fois le drame et l'aubaine de l'adolescent.

Je voudrais ajouter un mot concernant Œdipe, Laïos et Jocaste... D'aucuns n'ont voulu voir dans la théorie classique de S. Freud qu'un vulgaire avatar de notre culture judéo-chrétienne, voire le résultat de sa névrose personnelle, oubliant au passage que Sophocle vivait au ^v siècle bien avant le ci-devant Jésus-Christ, et que le mythe œdipien proprement dit lui est antérieur ! On le retrouve par exemple chez Homère quelques siècles auparavant. Le caractère universel du mythe avait d'ailleurs déjà été remis en question du vivant même du fondateur de la psychanalyse. Mais la recherche d'hypothétiques cultures *non œdipiennes* par des anthropologues comme Bronislaw Malinowski, dès 1927, n'a guère donné de résultats probants. Certes, les conclusions de son étude de terrain sur les Trobriandais l'amenaient bien à privilégier, dans ce cas précis, une transmission matrilineaire sans rôle paternel de type œdipien. Mais d'autres interprétations des mêmes observations sont possibles, à commencer par les réponses acerbes d'Ernest Jones à Malinowski³. Je conçois

3. Je renvoie par exemple le lecteur intéressé par cette question aux écrits exotiques à tous points de vue de Geza Roheim (1950), dont les premiers travaux sur les mythes finno-ougriens et leur rapport avec celui d'Œdipe sont écrits en 1914, mais sa réfutation des thèses de Malinowski date de la fin des années 1920, à l'occasion de son voyage en Océanie et à proximité des îles Trobriand justement.

que la complexité des liens de parenté et des appariements possibles chez les Arandas ait pu rendre litigieuse l'interprétation des données recueillies sur le terrain. J'ajoute que ce n'est pas parce que l'oncle maternel, la grand-mère voire un groupe compact remplacent l'autorité paternelle que le Surmoi en est aboli pour autant ! Certes, chez Homère⁴, seule Épicaste (Jocaste chez les tragiques ultérieurs), femme de Laïos et mère d'Œdipe, se punit pour son forfait alors que son fils incestueux continue de régner sur Thèbes ! Je suppose que les rois ou les puissants étaient plus intouchables, et les femmes plus négligeables encore, du temps de l'aède aveugle. Je ne nie pas le rôle plastique de la culture, mais je ne crois pas indispensable de reconstruire la métapsychologie à chaque changement sociétal, ou à chaque fois qu'un théoricien veut attacher son nom à un néologisme.

S'il est indubitable que le père en tant qu'individu s'efface aujourd'hui derrière les institutions, des médias aux bureaucraties les plus diverses⁵, je crois que, d'une part, cela ne remet pas en cause l'existence du Surmoi, au pire cela en change l'origine ou les représentations. Au passage on comprend mieux alors que les frères de la horde ne s'attaquent plus au père mais aux institutions anonymes, de l'école aux pompiers, sans pour autant être obligé de remanier toute la métapsychologie. D'autre part, et plus encore, le père idéalisé des générations précédentes n'était-il pas lui-même le produit d'une culture spécifique ? Peut-on réellement avancer que le collectif a désormais effacé l'individuel ? Un jour ou l'autre, l'être humain en cours d'accomplissement doit tuer son père symbolique, quelle que soit sa représentation *hic et nunc*. Il ne s'agit pas d'un accident mais de la condition d'une émancipation. Si

4. Comme dans certaines antiques légendes indiennes similaires d'ailleurs !

5. Probablement aujourd'hui aurait-on privé Œdipe de ses allocations et placé ses enfants. Il n'aurait donc jamais atteint Colonne et Athènes eût été perdue.

nous n'avions pas eu peur de rester seuls dans le noir, nous n'aurions pas eu besoin d'inventer la civilisation !

Mais sur le plan philosophique, il est plutôt rassurant de ressentir la continuité de la pensée humaine. Est-ce vraiment si étonnant de constater la constance de nos désirs ou de nos erreurs ? Les avatars de Roméo et Juliette connaissent toujours autant de succès alors même que peu de gens lisent encore le texte de Shakespeare. Seize siècles auparavant, le survivant des Horace a transpercé de son épée sa sœur explorée par la mort de son Curiaque. Comme Juliette, elle a préféré choisir délibérément le camp de son amant plutôt que celui de ses frères (Tite Live, 9 av. J.-C.). Les modifications que subissent les mythes dans leur voyage temporel et spatial ne leur ôtent pas pour autant leur valeur édicatrice. Le mythe d'Œdipe est une préconception privée qui prend corps sous la forme d'une conception lors de la rencontre avec les parents réels. Autrement dit, il est inscrit dans l'homme, s'exprime à un niveau de développement spécifique et prend l'apparence que lui dicte la culture. Selon celle-ci, tel aspect partiel du mythe – la prophétie, le parricide, l'inceste – sera mis au-devant de la scène. Je ne crois pas qu'il existe une *vérité* du mythe, mais des points de vue différents qui se superposent, parfois s'opposent même en apparence, pour peu que le référentiel soit de nature très différente. N'oublie pas, ô lecteur mieux-aimé, qu'il n'est pas licite de comparer des résultats issus de deux espaces différents.

J'irai plus loin même : la prohibition de l'inceste est non seulement universelle chez l'homme mais aussi chez les animaux. Elle y serait même plus sévère chez nos amis les bêtes (Cyrulnik, 1989) ! Seuls y échapperaient dans le milieu naturel quelques réfractaires, comme certaines espèces de pigeons, bovidés ou félins (Héritier et coll., 1994). J'y ajouterai les animaux dénaturés par notre contact, comme les animaux domestiques ou vivant en zoo, plus prosaïquement certains animaux à taux de reproduction élevé. L'un des rôles de l'*empreinte* est justement de discriminer l'élue

avec laquelle l'accouplement sera impossible. En pratique, un petit singe élevé par une mère adoptive n'aura pas de rapport sexuel avec elle. À l'inverse, celui qui a été séparé de sa mère biologique et ne la reconnaît pas à l'âge adulte risque fort de transgresser l'interdit. En bref, l'amour et l'attachement forment deux sentiments de natures différentes et incompatibles.

Pour le reste de cet opus nous admettrons donc comme généralisables :

1. Le mythe œdipien en tant que métaphore d'un des modes d'organisation de l'individu. Nous verrons qu'il précède d'autres périodes clés de l'ontogenèse.
2. L'adolescence en tant que processus aboutissant à un *changement catastrophique*.

Je ne chercherai plus à discuter de la pertinence de ces concepts mais à les enrichir. « La nature humaine ne change pas. [...] La vérité est la même qu'il s'agisse de Blancs ou de Noirs, de géants ou de Pygmées, qu'il s'agisse des enfants du savant de Harwell ou de cap Canaveral, ou de ceux de l'Aborigène australien » (Winnicott, 1963*a*). Et il me semble avoir déjà démontré que nos travers et nos peurs sont étonnamment stables au fil des siècles, voire des millénaires. L'émotion esthétique peut être partiellement indépendante du contexte culturel du spectateur, mais pour autant ce dernier reste parfois encore fasciné par une œuvre produite il y a plusieurs siècles par un peuple dont il ignore les coutumes.

Les joies de la subincision du pénis chez les Aborigènes

Il est tentant de faire des analogies entre certains comportements adolescents et les antiques rites de passage. Les épreuves que les jeunes font subir à leur corps, les prises

de risque parfois ordaliques, parfois réellement suicidaires, leur pratique en groupes de pairs sont, certes dans une certaine mesure, similaires. Mais dans nos sociétés occidentales les aînés sont exclus de ces regroupements et le jeune n'accède pas à un statut d'adulte. Tout se passe comme si ces pseudo-rites ne visaient qu'à maintenir des liens avec des pairs et non à une transmission intergénérationnelle. Dans certains cas le rituel est présent, mais pas le passage, y compris lorsque certains groupes de jeunes emploient un discours néoprimitif, tribal, agrémenté de tatouages dont l'esthétisme est emprunté aux Maoris ou aux Papous. Si l'on considère (Roheim, 1950) que le rituel se définit par la séquence *séparation/phase de marginalité/réunion*, le dernier terme de la trilogie manque à l'évidence ici ! Le sujet n'est pas réintégré dans la société de ses pères. Il existe un lien entre les séparations et l'acquisition du Surmoi, mais le caractère incomplet du processus ne permet pas l'installation harmonieuse d'un Surmoi intégré au sein des autres composantes psychiques.

Comme le fait remarquer Le Breton (2002), cette tendance à reproduire de pseudo-rituels apparaît alors même que dans les sociétés dites « traditionnelles », les rites de passage s'estompent et disparaissent, combattus plus ou moins activement par la civilisation mondiale, n'existant plus que dans les musées et les livres d'anthropologie. Les *modern primitives* paraissent bien éloignées de la dure réalité du destin de leurs utopies !

Il est important de constater que ces pseudo-rituels ont perdu tout sens implicite, au profit d'un vague syncrétisme global, la seule chose qui compte étant l'image que l'on donne de soi. Il est moins amusant de remarquer que certains adultes, loin d'être des « passeurs », se contentent de parader en copiant maladroitement les plus jeunes. Ce *suivisme* est non seulement ridicule mais dangereux, car il ne permet pas les identifications nécessaires au développement du sujet adolescent.

Il ne s'agit pas ici de vanter les rituels passés, ceux-ci sont de toute façon en voie d'extinction, mais de constater que l'absence systématique des adultes, y compris dans l'espace occupé par les jeunes, ne permet pas la transmission et creuse le fossé entre les générations. La séparation entre le monde des adultes et celui des adolescents n'est plus une frontière que l'on sait devoir être perméable le moment venu ; elle est devenue soit totalement hermétique, soit poreuse à l'excès et ne permettant plus l'indispensable intimité des générations entre elles.

Un peu de sexe...

Classiquement, l'adolescence débute à la puberté. Plus précisément autour de celle-ci, de nombreux auteurs notant que les modifications affectives et cognitives accompagnent autant les transformations organiques qu'elles ne sont induites par celles-ci. Faire coïncider l'adolescence avec les seules transformations biologiques court-circuite les dimensions historiques (personnelles ou familiales) et sociales de cette mue ontologique. Inversement, cette dimension organique ne peut être négligée. À défaut d'être suffisante, elle est nécessaire pour parler d'adolescence.

L'adolescence s'organise autour du triptyque constitué par les pulsions génitales, les modifications identitaires et le détachement de l'enfance.

Sous l'impulsion de facteurs biologiques, culturels et cognitifs, les zones érogènes génitales prennent peu à peu le pas sur les zones érogènes partielles, pré-génitales (orales, anales, urétrales ou phalliques).

Cette irruption de la pulsion laisse dans un premier temps le sujet désarmé parce qu'elle lui est en quelque sorte imposée par des facteurs externes et internes qu'il ne maîtrise pas. Cela contraste avec les tentatives de contrôle propres à la phase de latence. La sexualité génitale

hétérosexuelle devient de l'ordre du possible. La potentialité de la sexualité apparaît avant l'aptitude à l'assumer. L'inceste est réalisable et l'Œdipe prend donc une nouvelle dimension angoissante, tandis qu'il avait pu être « mis en veilleuse » durant les années précédentes. L'angoisse sera d'autant plus présente que le complexe d'Œdipe aura été incomplètement résolu. Elle « redouble devant les plus grandes possibilités de réalisation qui s'offrent à ses instincts et les conséquences plus graves qui peuvent s'en suivre » (Klein, 1932).

Images de Soi et identifications

Les modifications physiologiques et les transformations psychologiques concourent à ce que l'adolescent se sente mal dans sa peau. Celle-ci le lui rend bien d'ailleurs. L'acné et la modification de la voix sont de fourbes et cruels traîtres ! Ces changements sont vécus comme une perte de contrôle de l'organisme. Devant de telles tortures subies, on comprend aisément que l'adolescent cherche à se défendre par des actes vérifiant ses capacités de maîtrise, tentant d'asservir son corps, et en particulier la nourriture qu'il consomme, créant dans un même mouvement, par exemple sous la forme de scarifications, la douleur et l'apaisement de celle-ci, ou se perçant les endroits les plus délicats de l'anatomie qui l'a trahi. « Le Moi peut se croire maître de ses pensées et de ses idéologies, mais il subit son corps » (Jeammet, Corcos, 2001). Au mieux, un contenant externe se construit afin de pallier au moins partiellement l'inconsistance et la mobilité des objets internes.

La psyché doit élaborer un nouveau statut du corps, de l'identité et du monde. L'adolescent utilise des mécanismes de défense spécifiques, comme :

– « l'intellectualisation », qui vise à contrôler les pulsions par la pensée, sous forme de systèmes politiques,

philosophiques, etc., intensément défendus et commentés. Il vaut mieux penser qu'agir, car le corps est trop chargé de pulsionnel. *A contrario*, il me semble que la plupart des adolescents dits « difficiles » ne peuvent utiliser leur appareil à penser les pensées, les privant ainsi de ce premier mécanisme de défense ;

– « l'ascétisme », qui cherche à maîtriser des pulsions renforcées par la composante biologique de la puberté. Le plaisir physique est refusé, ou bien il est annulé par des exploits sportifs douloureux, une négligence corporelle et vestimentaire, etc. (Anna Freud, 1946).

La transformation peut être pensée, comme indiquait Anna Freud, mais aujourd'hui elle est souvent d'abord agie.

Je dois dire un mot ici des transformations corporelles volontaires. De manière quelque peu artificielle je regrouperai ici les *piercings*, le *stretching* (agrandissement des trous du *piercing*), les implants transdermiques, le *branding* (dessin ou signe inscrit sur la peau au fer rouge ou au laser, au spray, ou parfois plus prosaïquement des brûlures de cigarettes), certaines scarifications à visée esthétique, et diverses transformations corporelles jusqu'aux excès exhibitionnistes du célèbre fakir Mufasar et de ses épigones.

Il est probable que ces tentatives de modification du corporel à visée esthétique et/ou d'intégration sociale dans des groupes spécifiques l'emportent sur la pathologie éventuelle. Le pouvoir attractif de ces performances est même augmenté par le caractère *esthétisant* de la souffrance endurée. La recherche d'une souffrance, d'un déni de la mort et des limites corporelles est clairement assumée (Pommereau, 1997). L'adolescent modèle son corps, encouragé par les médias, reprenant la main sur les transformations subies du fait de la puberté. Il y trouve de surcroît, ce qui est loin d'être négligeable pour lui, du plaisir. Il est toujours étonnant de remarquer à quel point

nous oublions la dimension de plaisir qui est attachée à ces conduites, et cela est valable aussi pour l'entrée dans la toxicomanie. Et lorsque certains d'entre nous l'envisagent, c'est pour le réduire à un argument technique, évoquant selon son *point de vue* les *endorphines* ou la *jouissance*.

Deux éléments s'associent parfois pour faire basculer certains individus plus fragiles dans la pathologie :

- la société du *zapping* oblige parfois l'adolescent à une surenchère pour être vu ou entendu. La recherche du « toujours plus spectaculaire » peut induire des accidents graves ;
- l'existence d'une violence, subie ou agie, durant la pratique de l'acte est un indicateur de dysfonctionnement.

Cela dit les transformations les plus extrêmes restent encore minoritaires et attachées à un milieu donné. Elles s'exécutent sous la forme de performances, mises en scène après mûre réflexion et sans violence. La douleur semble recherchée non pas comme source de jouissance masochiste, mais pour créer une forme de transe. L'érotisation du corps s'accompagne d'une mystique de celui-ci. Dans les formes les plus modérées, elle prend souvent la signification d'une appartenance à un groupe. Elle peut parfois prendre une forme un peu intégriste, ainsi les premiers perceurs et autres explorateurs des modifications corporelles sont parfois décontenancés, voire agacés, par la démocratisation de leur art, qui perd toute dimension sacrée pour tomber dans le domaine de la mode et de la superficialité. Ce qui les individualisait, les marquait comme différents et fiers de l'être, devient pour leur grand désespoir l'apanage du vulgaire⁶.

Enfin, dans toutes ces transformations, nous aurions tort de négliger l'aspect de stimulation érogène que recouvrent certaines localisations, ce qui nous ramène au thème de la sexualité adolescente.

6. Je donnerai plus loin un autre exemple de ce type de fonctionnement, à propos d'une adolescente et de ses goûts musicaux en particulier.

L'image du corps ne se limite pas à celle que renvoie un miroir. Elle est plus que cela, elle constitue aussi la représentation que se fait la psyché de notre corps. Elle est formée de la perception et du concept que l'on se construit de celle-ci.

L'identité englobe en plus les identifications de l'individu : elle prétend répondre à des questions du type *qui suis-je ?* ou *à quoi je m'oppose ?* Ces deux perceptions sont mises en question lors de l'adolescence. Non seulement le *psyché-soma* de l'adolescent lui paraît étranger mais les autres, la mère, le père, le petit frère, naguère si proches, semblent soudainement très loin. Cette nouvelle identité remet en question l'imaginaire familial, comme l'avait déjà fait la naissance. Les projets parentaux sont bousculés pour la seconde fois. L'ajustement nécessaire entre l'enfant imaginé et l'enfant réel se jouera une nouvelle fois lors de cette période critique, au cours de laquelle justement le jeune est fragilisé par les modifications internes ressenties. Les événements extérieurs intercurrents vont orienter de manière positive ou négative le destin de cet accordage (Jeammet, 2004). D'ailleurs il y aurait beaucoup à dire sur les changements familiaux qu'occasionne cette irruption de la sexualité chez le jeune humain. Tous les membres de la famille en sont affectés, le couple parental comme la fratrie, ils doivent recomposer leurs rapports avec ce nouvel individu. Chez l'animal, c'est souvent à ce moment que le jeune est chassé du clan. En ce qui concerne notre sympathique espèce, le vernis culturel en temps de paix nous l'interdit, mais la coexistence n'est pas toujours pacifique. Inversement, c'est parfois le couple parental qui craque, confronté à des pulsions qu'il avait cru domestiquer jusque-là.

Le narcissisme de l'adolescent est soumis à rude épreuve, tantôt docile aux exigences externes véhiculées par les normes familiales et sociales, tantôt luttant contre celles-ci avec fréquemment une mégalomanie réactionnelle.

Il est tiraillé entre les exigences de confort du Moi telles qu'il les expérimentait jusque-là et l'envie d'explorer le monde extérieur. Les identifications se heurtent au narcissisme, il faut dans le même temps s'étayer des autres et s'en différencier (Jeammet, 1990 ; 2004). L'ensemble se trouve de surcroît secoué par le maelström pulsionnel interne. Et les mayonnaises ne prennent pas toujours... L'accord entre la température des ingrédients est une condition *sine qua non* à la réussite de la formule. Mais je m'égaré, cela n'est pas un livre de recettes...

Franz Amschel Kafka, en 1916, exprime ainsi son ambivalence vis-à-vis du couple parental : « Mais enfin, je suis issu de mes parents, je suis lié à eux et à mes sœurs par le sang, ce sont là des choses que je ne sens pas dans la vie courante et parce que je suis nécessairement fourvoyé dans les buts particuliers, mais je les respecte, au fond, plus que je ne crois le faire. Il arrive que je les poursuive aussi de ma haine, la vue du lit conjugal de mes parents, des draps qui ont servi, des chemises de nuit soigneusement étendues, peut m'exaspérer jusqu'à la nausée, peut me retourner le dedans du corps ; c'est comme si je n'étais pas définitivement né, comme si je sortais toujours de cette vie étouffée pour venir dans cette chambre étouffante, comme s'il me fallait sans cesse chercher une confirmation de ma vie, comme si j'étais, sinon complètement, du moins en partie, lié de façon indissoluble à ces choses odieuses. [...] Mais à d'autres moments, je me rappelle qu'ils sont mes parents, c'est-à-dire des composantes de mon être propre qui ne cessent de me dispenser des forces et qui font partie de moi non seulement comme obstacles, mais encore comme êtres » (Kafka, 1954).

Les influences du milieu culturel sont fluctuantes, il s'agit du facteur de variabilité susceptible de colorer ici et maintenant l'adolescence. L'adolescence n'est pas la création d'une époque donnée, dans une société précise. Elle se définit comme ontologique, il est certain cependant que chaque culture propose sa solution originale au problème posé. Le

résultat est donc bien, une fois de plus, le conglomerat d'influences internes et externes (Jeammet, Corcos, 2001). Il serait présomptueux donc de négliger ce facteur culturel, qui s'invite dans nos recoins les plus intimes, au même titre que la télévision qui captiverait les jeunes en moyenne trois heures par jour, dicit l'Inserm dans son rapport controversé de 2005. Disons qu'il est un euphémisme de considérer qu'aujourd'hui la satisfaction immédiate du désir et la recherche de contrôle permanent sont survalorisées. Il en va de même pour certains comportements bruyants. Affirmer que l'individualisme a actuellement et dans nos sociétés pris le pas sur le collectif est un truisme. Par ailleurs la violence s'est banalisée, les représentations de ses conséquences sont le plus souvent gommées et il n'en est conservé que l'aspect jouissif pour l'agresseur.

Patrick Dessez distingue les « prises de risque » des « conduites à risque ». Les premières sont particulièrement présentes à l'adolescence : le jeune se met en danger, joue son existence, sa santé, son avenir, à la recherche d'un sens à sa vie qui lui serait donné par le biais d'émotions, de sensations, plus que d'activités secondaires, type intellectuelles, esthétiques, ou plus globalement symboliques. Il s'agit le plus souvent de comportements d'essai, utilisés pour rencontrer l'autre dans des moments de communion entre pairs, loin du regard des adultes ou *a minima* lorsque la surveillance de ceux-ci se relâche. On peut logiquement en déduire qu'elles sont plus fréquentes lorsque la culture générale ambiante se caractérise par un affaiblissement des repères et lorsque le collectif se délite (Dessez et coll., 2007). C'est bien ce que l'on rencontre en ce début du XXI^e siècle.

Un autre paradigme de notre époque est la construction d'images artificielles de soi. La recherche de la beauté est brandie comme un étendard dans tous les médias. Il nous faut exhiber les marques de l'esthétique du groupe. Il me semble que la beauté n'est pas le seul but recherché :

nous aspirons à la perfection. Nous ne supportons plus les tempêtes de neige, les épidémies de grippe qui s'invitent dans nos confortables civilisations, les trous sur la route et les trains en retard. Les progrès techniques nous ont rapprochés de ces dieux que nous avons tués le siècle dernier. Rien ne nous paraît inatteignable, jusqu'à la mort. D'ailleurs tout peut être acheté et livré en pâture au regard de la foule. Ce n'est d'ailleurs pas l'objet qui est exhibé le plus souvent par ces commerçants de rêves, mais le fait que celui-ci est bien détenu par le propriétaire, quand bien même il n'en aurait pas l'usage ou ne saurait pas l'apprécier à sa juste valeur.

Sur le plan corporel, nous refusons l'inéluctable à grands coups de crèmes placéboïdes et, pour les plus riches, de Botox ou de *lifting*, coûteux emplâtres des âmes vieillissantes. Les gros, les petits, les boutonneux, sont montrés du doigt. Il est probablement plus dur aujourd'hui pour un adolescent de supporter son acné qu'il y a une génération !

La question se pose donc de l'effet facilitateur des canons de la mode sur certains comportements. La superficialité promue comme une fin en soi et l'individualisme dont la fin ultime se réduit à pouvoir consommer ce vers quoi aspire la masse, favorisent les marquages du corps. Après tout, à défaut de modifier nos gènes, nous pouvons toujours changer notre corps et notre apparence (Le Breton, 2002).

Si la culture peut servir de modèle, si l'acte est volontiers pratiqué grâce à l'aide de quelques pairs, il reste pour autant individuel. Il faut éviter cependant que l'acte ne fasse identité, c'est-à-dire que ce comportement ne s'autonomise en dehors du contexte culturel et ne tienne lieu de Moi artificiel. Il y a fort à parier dans ce cas que le Self originaire soit bien défaillant. De manière générale, que ce soit pour les troubles des conduites alimentaires (cf. canons de la mode ou, pire encore, sites « pro ana ») ou d'autres formes d'inscriptions sur le corps, la culture n'engendre la maladie que sur un terrain particulier, soit que l'on se

trouve à une étape cruciale du développement, et c'est le cas pour l'adolescence, soit que le sujet soit intrinsèquement fragile. Les deux alternatives ne sont pas exclusives, au contraire.

Dernières considérations enfin sur l'image de soi et les identifications : il faut avouer que la frontière entre ce qui est de l'ordre du privé et ce qui appartient à la vie publique est de plus en plus floue. Certes, les adolescents aujourd'hui se servent bien mieux que nous des réseaux associatifs sur la Toile ou des images recueillies sur leurs portables. Il est vrai que dans une certaine mesure ils contrôlent ce qu'ils livrent à autrui, à leurs centaines de soi-disant « amis » virtuels, mais il faut faire preuve de beaucoup d'angélisme pour imaginer que rien ne sera regretté plus tard, par exemple après le changement de petit ami, ou qu'à tout moment l'on puisse déterminer avec certitude ce qui doit être publié ou pas. Notre image est bien plus publique que par le passé, il convient de s'en souvenir parce qu'aux persécuteurs internes s'ajoutent en permanence de nouveaux regards externes. Ce qui est montré prend donc une importance croissante aujourd'hui, à la mesure de la diffusion des observateurs possibles.

« Détachement » de l'enfance et attachement

« Avoir le sentiment d'être attaché et sentir en même temps que si l'on vous détachait, ce serait encore plus terrible. »

Franz Kafka, 1910

L'adolescence, ça bouge, extérieurement (tant pis pour les parents) et intérieurement (tant pis pour l'ado). Elle est de gré ou de force mouvement, pendulaire mais chaotique⁷,

7. Selon une « dynamique non linéaire » serait plus rigoureux mais aussi quelque peu pompeux.

aboutissant au renoncement des positions antérieures. Il s'agit d'un véritable travail de séparation, avec des allers-retours possibles entre des postures d'acceptation ou de refus. Ce travail concerne autant les objets œdipiens que préœdipiens.

Il nous faut tous abandonner un jour le nid douillet de l'enfance. Une dépendance confortable s'est perdue, l'acquisition de la liberté se faisant toujours avec une prise de risques. Chaque étape du développement est marquée par un renoncement, les progrès escomptés se payent toujours de la perte d'une certaine stabilité (Golse, 2006*b*). Le futur est toujours un pari, cher monsieur Pascal, mais cela est une autre histoire, *dear sir Kipling*.

Le lien avec les parents n'en est pas totalement brisé pour autant : « Au cours de l'adolescence l'attachement d'un enfant à ses parents diminue. D'autres adultes peuvent prendre une importance égale ou même plus grande que celle des parents et l'attirance sexuelle pour les contemporains commence à rentrer en jeu. Il en résulte que la variation individuelle qui était déjà grande devient encore plus grande. À un extrême il y a les adolescents qui se coupent des parents ; à l'autre extrême sont ceux qui sont intensément attachés et sont incapables ou refusent de diriger leur comportement d'attachement vers d'autres ; entre ces deux extrêmes il y a la grande majorité des adolescents dont l'attachement à l'égard des parents reste puissant mais dont les liens à d'autres ont aussi beaucoup d'importance. Pour la plupart des individus le lien avec les parents persiste dans la vie adulte et affecte le comportement d'innombrables manières » (Bowlby, 1969).

Pour les théoriciens de l'attachement, le lien peut prendre deux formes initiales :

1. Le premier, dit « sécuritaire », le plus fréquent heureusement, lorsque la figure d'attachement est suffisamment rassurante pour permettre l'exploration du monde extérieur et un développement harmonieux.

2. Le second, insécure, avec un nombre variable de sous-catégories, telles que évitant, désorganisé, ambivalent, etc. Sans entrer dans les détails on comprendra que la communication primitive est, pour diverses raisons, altérée, et que les liens ultérieurs s'en ressentiront.

La mesure de l'attachement peut être estimée précocement par une situation de test particulière, la *strange situation*, développée par Mary Ainsworth, une psychologue canadienne. L'épreuve expérimentale est administrée à des nourrissons de 1 à 2 ans. Dans un premier temps le nourrisson est seul avec sa mère. Dans un second temps, une inconnue s'approche, parle à la mère puis tente d'interagir avec l'enfant. On propose ensuite deux épisodes de séparation brève entre le nourrisson et le donneur de soins, entrecoupés d'un retour de celui-ci, l'inconnue quittant alors la pièce. La seconde se caractérise en général par une exacerbation des comportements observés lors du premier départ. Ces séquences sont filmées derrière une glace sans tain. On note le comportement du nourrisson pendant les séparations et surtout au moment des retrouvailles. Trois types d'attachement ont été décrits initialement chez le nourrisson grâce à cette technique, un quatrième a été ajouté par la suite.

Chez l'adulte, voire l'adolescent au prix de quelques adaptations, on peut proposer l'*adult attachment interview* (AAI) de Mary Main, psychologue américaine et élève directe d'Ainsworth, méthode de mesure de l'attachement chez les adultes sous la forme d'un entretien semi-structuré d'une heure environ, centré sur un récit de l'enfance. Il ne s'agit plus d'une observation directe mais d'un discours sur l'attachement, visant à évaluer les relations qu'un adulte a eues avec ses parents, la façon dont il a géré les séparations ou les deuils, l'évolution de ses propres figures d'attachement, enfin son attitude avec ses propres enfants. L'entretien est intégralement retranscrit puis coté. Précisons que l'AAI ne rend compte

que des représentations actuelles de l'adulte interrogé, cela ne prétend donc pas mesurer intégralement ce qu'il en a réellement été des premiers liens d'attachement. L'histoire du sujet, les événements de vie intercurrents, les refoulements voire dénis successifs sont autant d'obstacles qui font écran devant ce que furent réellement ses liens dans l'absolu (Golse, 2006*b*). Une fois de plus la réalité a été transformée, et cette transformation de O, l'objet hypothétique de la connaissance, ne permet pas toujours de retrouver dans le produit final des invariants en quantités suffisantes pour en inférer O⁸ (Bion, 1965).

Mais pour autant, ces invariants existent et selon la plupart des études, il existe une bonne corrélation entre la situation étrange passée avant 2 ans et l'AAI proposée au même adulte ou adolescent.

Je résumerai une typologie de l'attachement chez l'adolescent par le tableau suivant :

Sécure	Détaché	Préoccupé	Non résolu, désorganisé
Les relations sont valorisées, sans dépendance, le discours retranscrit à l'AAI est cohérent.	Avec une incapacité à se remémorer, idéalisant ou dénigrant l'attachement, superficiel ou exclusif avec ses pairs.	En colère ou passif, récit riche, disgressif, débordé par les émotions, avidité émotionnelle.	En rapport avec la perte ou l'abus.

Rappelons que les schémas d'attachement restent des catégories expérimentales et que leur interprétation demeure délicate. Ainsi par exemple, la catégorie « évitante » décrite chez le nourrisson n'est peut-être qu'un mode

8. Si tant est que O ait un sens...

d'aménagement défensif qui a permis à un enfant de résister à l'action pathogène de son environnement. Il faut ajouter qu'un attachement sécure, s'il donne un certain nombre d'assurances pour l'avenir, n'en constitue pas pour autant une certitude que le développement psychologique futur de l'individu sera harmonieux (Golse, 2006*a*). Inversement, si la catégorie désorganisée reste la moins variable au cours de la vie d'un individu et le plus souvent corrélée à une pathologie ultérieure, de nombreuses exceptions persistent. La notion de « résilience » prend tout son sens ici, même si son utilisation ne nous apporte pas grand-chose sur le plan de la clinique, ne serait-ce que parce qu'elle se définit a posteriori. En effet, elle ne peut être mesurée qu'après coup et à distance du facteur de stress initial, elle est strictement individuelle et, dans l'état actuel de nos connaissances, non reproductible entre les sujets, y compris lorsqu'ils vivent des expériences similaires. La prédictibilité d'un événement chez un sujet donné fait appel à tant de facteurs que le chaos seul peut advenir.

Cela dit, sous réserve des éléments précédents, plus la sécurité antérieure sera établie, plus l'adolescence est susceptible de se passer normalement (Jeammet, 1998). Ainsi, la dépendance à des objets externes pourrait constituer un contre-investissement à la fragilité du monde interne, constitué en partie des attachements antérieurs et de leurs avatars. « On peut regarder d'un point de vue psychopathologique l'ensemble des troubles de l'adolescence sous l'angle de l'aménagement de la dépendance. Cette perspective n'est bien sûr pas exclusive et ne rend pas caduques les autres approches psychopathologiques. Cependant, elle nous paraît particulièrement heuristique et riche de conséquences pratiques dans le contexte social actuel. La question de la maîtrise du lien et du contrôle de la distance aux objets devient centrale » (Jeammet, 2004). Une autre remarque intéressante porte sur le renversement possible de la tendance, l'adolescent devenant progressivement lui-même l'objet d'un

attachement, de la part de pairs le plus souvent, voire de l'un des parents, ce qui est plus inquiétant (Guedeny, 2002).

Bernard Golse (2006b) insiste par ailleurs sur le fait que l'objet d'attachement est investi à la fois cognitivement et affectivement, et que l'on aurait tort d'opposer les théories psychanalytique et de l'attachement. Je rappelle au passage que Bowlby a été un membre éminent de la Société britannique de psychanalyse, proche du *middle group*. Enfin, il faudrait ici ouvrir un débat complexe afin de déterminer si les troubles de l'intersubjectivité se superposent aux catégories d'attachement, et si tous ces éléments sont donnés a priori, ou s'ils résultent d'une construction conjointe du bébé et de son entourage. Il est probable à mon sens que les deux sont indissociables, l'un frayant ou obstruant la voie à l'autre. L'ajustement harmonieux entre le sujet et son environnement pallie les imperfections innées ou acquises de chacun des protagonistes, à condition que celles-ci ne soient pas trop excessives.

De fait, les théories de l'attachement seraient un éclairage intéressant pour aborder l'adolescence et ses troubles, mais je sortirais du cadre que je m'étais fixé. Je ne résisterai pas toutefois, lorsque j'aborderai les fluctuations des positions dépressives et schizoparanoïdes, à tisser des liens entre Melanie Klein et John Bowlby, plus exactement entre les travaux de leurs disciples respectifs.

Séparation/Individuation

Mais revenons-en au corpus classique sur l'adolescence, toujours dans le registre du détachement progressif de l'enfance.

De nombreux auteurs, comme James F. Masterson par exemple, reprennent pour leur compte les théories de Margaret Malher. Ils considèrent la prépuberté comme une résurgence de la *phase de séparation-individuation*.

Cette phase apparaît classiquement vers 12 à 18 mois, avec (comme à l'adolescence ?) à la fois un profond désir d'autonomie et la peur que celle-ci se réalise. Margaret Malher (1970) distingue elle-même deux étapes dans ces processus :

1. Une première phase dite « symbiotique » au cours de laquelle l'enfant est en dépendance totale vis-à-vis de la mère. Pour Malher, avant 3 mois, l'enfant n'a pas conscience du caractère externe des frustrations et des gratifications (*autisme primaire normal*). On peut en rapprocher, en partie seulement, les notions de « dépendance absolue » chère à Winnicott, ou d'« amour primaire » de Michael Balint, cette deuxième théorisation étant antérieure à la précédente mais injustement méconnue. Pour ces deux derniers auteurs, très clairement la notion de *narcissisme primaire* est remise en question. Au début de la vie extra-utérine le bébé et sa mère sont comme un poisson (le bébé) dans l'eau (la maman). Le premier ne peut vivre sans la seconde, alors même qu'il n'a pas la conscience de son existence en tant qu'entité autonome et que la limite entre le sujet et l'objet ne peut être clairement définie (Balint, 1968). Selon Margaret Malher, ce n'est qu'au-delà du premier trimestre que le nourrisson perçoit partiellement l'origine des insatisfactions (*période symbiotique proprement dite*).

2. Un processus de séparation-individuation qui commencerait vers le huitième mois et pourrait durer jusqu'à 36 mois. L'enfant éclôt hors de la sphère symbiotique. Les acquisitions cognitives, en particulier la permanence de l'objet, et motrices, induisent le changement. Celui-ci ne sera définitif qu'une fois constituée une imago stable, avec, comme pour l'adolescence, une alternance de progressions et de régressions.

James F. Masterson écrit, en 1971 : « Les défenses de l'enfant lui permettent de progresser jusqu'à la prépuberté – approximativement 10 à 12 ans – moment où survient une deuxième phase du développement marquée par une